

Traces, projet photographique.

Traces.



Marie Bienaimé

trace (n. f.)

Suite d'empreintes laissées sur le sol par le passage de quelqu'un, d'un animal, d'un véhicule. Suivre quelqu'un à la trace, en se guidant sur ce qu'il a laissé derrière lui (empreinte, odeur). Aller, courir sur les traces de quelqu'un. Suivre quelqu'un, courir après lui. Être sur la trace de. Être sur la piste de, mettre sur la voie menant à. Perdre la trace de quelqu'un, ne pas savoir où il est, le perdre de vue. Marcher sur, suivre les traces de quelqu'un (au fig.). Imiter, suivre l'exemple de quelqu'un.

Marque laissée par une action quelconque. Ce qui subsiste. Marque physique, matérielle laissée par quelqu'un ou quelque chose sur, en quelqu'un ou quelque chose. L'agent désigne notamment : un coup, une brûlure, griffure ou morsure, des tortures, une plaie, les séquelles du vieillissement ou de la maladie, la manifestation d'un chagrin... de l'existence passée de quelque chose, d'une action antérieure. Synonymes : débris, restes, souvenir, vestiges. Indice, marque qui témoigne.

Très faible quantité d'une substance. Dans le domaine musical, des bruits, des sons. Dans le domaine olfactif. Une matière organique susceptible de tacher, une réaction chimique sur un matériau.

Ce qui subsiste de quelque chose du passé sous la forme de débris, de vestiges. Marque physique ou morale faite par un événement, une situation, une maladie, un coup. Marque physique, matérielle laissée par quelqu'un ou quelque chose sur, en quelqu'un ou quelque chose. L'agent désigne notamment un phénomène (ouragan, séisme, éruption volcanique, le feu, la pluie, un outil, une arme à feu ; l'usure, la guerre).

Sentier en montagne. **Ligne sinueuse** représentant le parcours suivi par un cours d'eau, une route, sur un plan, une carte.

Mathématiques : en géométrie descriptive, intersection d'une droite ou d'un plan avec l'un des plans de projection.

Psychologie : **ce qui subsiste dans la mémoire d'un événement passé.** Une impression au niveau de l'esprit, du psychisme.

Tout ce qui reste après le passage : ainsi pour moi se résume la trace.

Je n'ai pas vu le défunt, imaginé seulement les yeux fermés, le visage, la chair.

A quoi pouvait ressembler le mort ?

Quand on sait qu'on ne saura jamais, le vide devant se forment, à l'infini. Les jamais sont rares. Celui-ci est brutal, violent. Il n'y aura plus jamais de dialogue, de geste, plus jamais.

Depuis, parfois, un sentiment, une présence, un quelque chose dans l'air, une émotion forte gifiante et fulgurante.

Absence jamais comblée, jamais remplacée.

Mes premières balades dans les cimetières furent loin de ces considérations tristes et malheureuses, bien au contraire. La sérénité des lieux, le calme, la vie qui s'y déroulent, contre toute attente, convoquent un peu toutes les âmes, alors peut-être y trouvé-je mon propre mort, peut-être pas. Il y a tellement de choses à dire aux morts que les vivants ne comprennent pas. Les morts savent, acceptent.

Le cimetière, la tombe, la sépulture marquent le passage du mort sur cette terre. Quand la tombe elle-même part en écailles et décrépitude, que se passe-t-il ? D'un point de vue matériel, le cimetière et la tombe, dans notre culture, marquent concrètement la mort chez les vivants. Que se passe-t-il pour nos morts lorsque les vivants oublient la pierre et les fleurs ? Que se passe-t-il lorsqu'à l'inverse on vient s'épancher, régulièrement, sur leur sépulture ? Pourquoi d'un seul coup le passage à la mort regroupe tout le monde quels que soient le statut social, l'origine culturelle, la génération ? Nos morts. Le décès offre un statut où nous sommes tous rassemblés, égaux, identiques. D'où peut-être la croyance en la vie après.... tellement rassurante lorsqu'on y pense.

Sans doute vais-je chercher ces dialogues de seconde vie. J'apprécie la quiétude, les oiseaux, les plantes et les Christ qui se meurent eux-mêmes. Je regarde la pierre qui, elle aussi redevient poussière...le bronze s'use et se dépiaute, le marbre s'érode, le granit se brise, les plantes poussent et font leur place. Les vivants laissent trace, les vivants offrent aux morts, quand ils décident pour eux.

Traces, projet photographique.

Quelle responsabilité...

Pourquoi cette incompréhension, ce mépris quand je parle de mes déambulations ? Pourquoi ne pourrait-on aimer ça ?

On garde le cimetière au loin, on l'évite, on en fait le tour. Le tabou de la mort ? Du deuil ? Celui de la disparition ? A-t-on le droit de pleurer ou d'être malheureux aujourd'hui ? On ne porte plus vraiment le deuil sur soi, pourquoi ? Il s'agissait d'un code, facilement reconnaissable, on affichait on assumait. Peut-être la crainte de l'afficher trop longtemps, la peur de rester «bloqué en tristesse», comme une habitude dont il est difficile de se défaire, nous ont conduit à l'oublier lui aussi.

La mort d'un proche est le début d'un bout de la vie des restants, parce que tout bascule, et tout change à partir de cette disparition. La mort fait partie des rares événements vraiment importants de la route de chacun, qui changent tout ou presque, après lesquels rien n'est comme ce fut.

Quelques minutes, dans ses draps, sur son lit, seule dans la maison, à respirer son odeur que je savais bientôt disparaître à jamais. Je me souviendrai toute ma vie de ce moment de recueillement, seule dans la maison. On est seul toujours, face à la mort de l'autre, chacun doit reprendre sa route. Tous mes sens en éveil, très concentrée, garder le souvenir, quelle importance, de cette odeur, du doux des draps sales, de la vue depuis son lit, la lumière qui entrerait. Coucher quelques mots importants qui venaient, sur le papier, avec les yeux, le nez, les oreilles, grand ouverts, les doigts palpant ce qui m'entourait, ce qui restait encore un peu là, cellules de peau, cheveux, les lunettes de vue. Tout ceci tel quel, qui ne tarderait pas à être rangé, lavé, donné, jeté... déjà plus le corps, bientôt plus rien, trop peu, de ce qui caractérisait la présence de ce corps en vie.

Il me fallait garder sa trace, suivre une trace, chercher sa trace, tracer une nouvelle route.

Le travail plastique

Le projet photographique et écrit «Traces» présentera des photographies de cimetières, détails de tombe, traces diverses du temps, du passage de vivants. A ces photographies seront associés, par triptyque à chaque fois, un portrait de jeune fille, toujours la même, qui incarnera la personne fictive, et un texte qui finira «l'histoire» de la mort, en quelques phrases concises, la description rapide de la vie, trace laissée chez les vivants, et de la mort, vécue et interprétée par le défunt.

Cette petite description sera tirée d'histoires entendues deci-delà, autour de moi.

J'ai choisi de travailler avec une modèle unique, jeune et fraîche, qui représentera tous les morts dont nous parlerons. Un seul visage, un seul corps pour parler de nous tous. Retrouvons ici le principe d'unicité qui émerge lorsque nous parlons des morts. Le plus important à nos yeux, leur statut : décédé. Cette jeune fille incarne ce statut. Pour pousser encore un peu plus loin, dans ma culture chrétienne, le mort le plus illustre, le Christ, est donc, dans le champ de l'histoire de l'art, la personnification la plus répandue, la plus étudiée, de cette représentation de la mort. Je casse cette image en photographiant une jeune fille, coquette, antinomie de notre christ dépouillé et souffrant.

Contrairement à la photographie de la tombe, le modèle se trouvera mis en scène dans un décor vierge, «simplifié», dans un but d'universalité.

Je veux montrer que la mort peut survenir à chaque instant, dans notre quotidien, même dans des moments de joie, et nous nous devons donc, pour combattre le chagrin, renverser la tendance et imaginer aussi la mort sous un angle heureux. On parle d'ailleurs souvent avec un sourire plein d'espérance de «morts heureuses», et nous ne sommes jamais dans les pensées du défunt au moment du trépas.

L'assemblage de ces trois éléments, avec une évidente cohérence plastique et formelle, sera créé à partir d'un fond réaliste mais léger, doux, simple.

Le tabou autour de la mort nous empêche trop souvent de l'aborder de cette façon. J'ai envie de montrer, raconter, expliquer que notre future disparition pourra aussi, et surtout, laisser des traces positives. Je fuirai les morts tragiques, trop dures, j'éviterai le pathos.

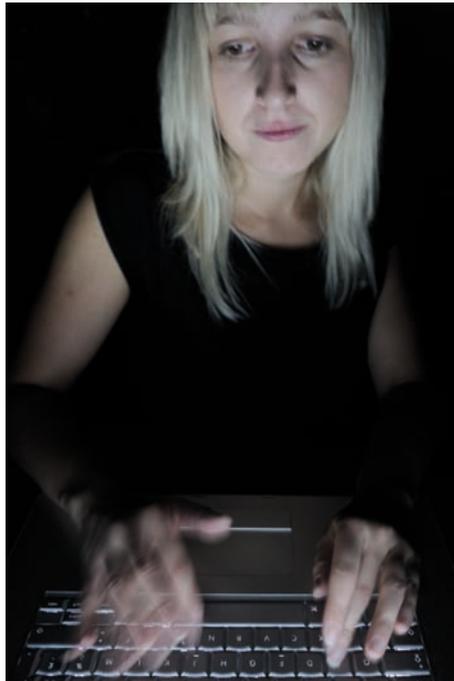
Le souvenir de notre vie laissé chez les autres (comme le décrit si bien Kundera dans «l'immortalité») nous apparaît logiquement comme la seule trace qui subsiste. Et pourtant, il y a toujours quelques «fous» pour apprécier ou entretenir notre sépulture, quelle que soit sa forme, et voici là une trace que nous ne maîtrisons pas du tout. Enfin, nous ne pouvons imaginer la trace que notre mort elle-même laissera, puisque nous ne savons évidemment pas la façon dont elle se manifesterait. Il s'agit pourtant d'un sujet sur lequel il me semble important de réfléchir, de se pencher.

Traces, projet photographique.

A titre d'exemple



Monsieur [...] est décédé un soir de Février 1995. Ses enfants lui avaient offert un livre de photographies, paysages lointains et mystérieux qu'il aimait consulter à la tombée de la nuit. Vers 19h une souris, étonnamment, a traversé le salon de sa maison. Il a pensé que les noix dans sa cave attirait bien trop ces petits rongeurs. Il a voulu poser le livre, se lever du canapé, mais une artère dans son cerveau a rompu dans le même temps. Il est resté assis. Il a aimé passer ses derniers instants de vie préoccupé par des noix, à regarder la steppe en noir et blanc. Sans regret, en douceur.



Mademoiselle [...] a poussé son dernier soupir un matin d'Octobre. Prête très tôt pour se rendre au travail, elle a décidé d'échanger quelques mots par clavardage avec un ami. Elle sentait depuis quelques temps que leur relation prenait une teinte plus amoureuse et cela lui plaisait plutôt, bien qu'un peu déstabilisée.

Le froid était arrivé trois jours avant, soudain et brutal. Frileuse, elle avait remis en route tous ses chauffages au réveil. Elle se sentait mieux, bien qu'avec un léger mal de tête, un peu étourdie. Sans rien sentir de particulier à part la joie de lire les mots que lui envoyait [...], elle s'effondra soudainement. Le tuyau d'évacuation du gaz de combustion avait dû se décaler dans l'été, à force de s'asseoir sur le radiateur pour admirer la vue.

Aide recherchée

Afin d'aboutir ce projet dans les meilleures conditions, j'ai besoin

- de fonds, pour les prises de vue et le montage de l'exposition,
(Budget prévisionnel en cours d'élaboration)
- de l'accès à des lieux «vides» ou abandonnés, traces de vies passées,
pour effectuer des prises de vues
- de lieux, institutions, intéressés pour présenter et diffuser l'exposition.

Traces, projet photographique.

Citations répondant à ma réflexion autour des cimetières, de la mort, du deuil.

Pourquoi s'intéresser aux cimetières ?

par Philippe Landru

<http://www.landrucimetieres.fr/>

[...]On ne naît pas avec une passion pour les cimetières : celle-ci arrive progressivement, succession de cheminement psychologiques et intellectuels. Il ne s'agit pas ici de dresser une réponse définitive, et encore moins une réponse universelle : j'ai assez fréquenté ces lieux pour savoir que chacun a son propre parcours, et qu'il existe des tas de raisons qui amènent les un(e)s et les autres en de tels lieux. Néanmoins, malgré nos différences, il arrive cependant que nous retrouvions sur quelques fondamentaux. [...]

Le rapport à la mort tout d'abord [...] Encore que plus que la mort, c'est l'oubli qui m'effraie. Pas tant l'oubli de ma propre personne que l'oubli tout court, ce processus d'effacement progressif de l'ensemble des mémoires, à l'image d'une bougie en fin de parcours. L'oubli ne m'effraie pas : il m'obsède, me panique... Il renvoie à l'insignifiance, au néant, à la vacuité de toute choses. [...]

Le goût esthétique : contrairement à beaucoup de gens pour lesquels c'est l'entrée en matière pour les cimetières, l'aspect esthétique est loin d'avoir primé dans mes premières incursions. C'est plus tard que, progressivement, je me suis mis à m'intéresser à la statuaire, à l'architecture, à apprécier les œuvres funéraires, leurs codes et leurs vocabulaires. [...]

Le goût des panthéons et des listes : [...]. J'aime dresser mes panthéons personnels, dans des domaines extrêmement divers.[...] Si chacun a un devancier et un successeur, il est un maillon d'une chaîne qui forme un tout et ne peut donc être tout à fait oublié !!!

L'introspection : [...] Les cimetières combent en moi un profond besoin de solitude et de méditation. Ils sont un lieu idéal pour l'introspection. Je ne pense pas être le seul à le penser. [...]

Le goût du jeu de piste : je compare souvent la quête des tombes dans les cimetières au plaisir ludique qu'ont les enfants à aller chercher les chocolats de Pâques dans les jardins. [...] Cette satisfaction furtive mais intense [...] est pour moi identique à celle éprouvée lors de la découverte d'une tombe recherchée (et peut-être plus encore à celle d'en trouver une que l'on attendait pas).[...]

Le plaisir d'apprendre : [...] les tombes ont permis une intrusion culturelle dans des domaines qui me seraient sans-doute restés en grande partie inconnus. Et j'avoue avoir toujours du plaisir à découvrir la tombe d'un Nobel de physique ou d'un champion du Monde de football. [...]

Un loisir d'inadapté. [...] Certes, *tous les amateurs de cimetière* ne partagent pas la même inadaptation, mais chez tous ceux que j'ai rencontré, on voyait rapidement pointer une fêlure, un accident, un petit « je-ne-sais-quoi » qui faisait sourire pour son effet miroir. [...]

Au final, venus tous pour des motivations différentes, nous finissons tous par occuper des fonctions équivalentes : celle d'être des archéologues du contemporain. **Le taphophile, tout comme l'archéologue, va dénicher les traces parfois ténues, parfois abîmées, d'un passé plus ou moins récent.** Ses temples en ruines à lui, ce sont les dalles moussues qu'il nettoie. Puis vient la phase des recherches, de la compilation. Plus encore, nous sommes des empêêcheurs d'oublier en rond. [...] Nous continuons cette œuvre illusoire avec un bel acharnement.

Traces, projet photographique.

Etre en deuil de faire son deuil

Par Pierre Sultan

<http://pierresultan.blogs.nouvelobs.com/archive/2010/11/06/etre-en-deuil-de-faire-son-deuil.html>

Employé à tort et à travers, le terme « deuil » connaît aujourd'hui une utilisation abusive.

Chacun est « sommé » de « faire son deuil », parfois pour tout... et souvent n'importe quoi !...]

Pour ce faire, nous pouvons compter sur le web qui regorge de sites pleins d'admirables recettes, à commencer par « le guide du deuil en cinq étapes », par lesquelles l'endeuillé devra inmanquablement passer.

Quelle ironie, à l'heure où notre société occidentale, entretenant des rapports de plus en plus distants avec la mort, a laissé progressivement disparaître les rituels et signes du deuil, ce qui a amené le psychanalyste Jean Allouch à parler de « mort sèche ».

Pourtant ceci explique sans doute cela.

Aujourd'hui, on ne meurt que très exceptionnellement chez soi, mais plus souvent en maison de retraite ou dans des services de médecine spécialisés (gériatrie, oncologie, soins palliatifs). Ainsi mise à distance, la mort s'est de fait déshumanisée, devenant une spécialité médicale à laquelle l'entourage n'entend rien, dont il se sent écarté et qu'il redoute.

Avec le recul grandissant des pratiques religieuses qui dictaient et encadraient les rites funéraires, les manifestations du deuil ont pratiquement disparu. La perte n'en est pas moins effective, mais son expression, sa symbolisation au travers des rituels, semblent à présent proscrites. Le message adressé à ceux qui restent se résume en peu de mots : « La vie continue ». L'endeuillé est alors enjoint de prendre le train en marche et au plus vite. Pourtant ces rites perdus étaient d'une grande utilité, scandaient le temps et participaient à la reconnaissance puis à l'élaboration de la perte.[...]

Pourtant de nombreuses pertes sont irremplaçables. Ne pas reconnaître cette évidence relève d'un mécanisme de déni sans doute plus pathologique que le deuil lui-même.

Or laisser entendre que faire son deuil est, somme toute, banal et facile, relève d'une rare violence. Violence à l'égard de ceux qui ne parviendraient pas à se fondre dans ce mutisme électif à l'endroit de la douleur de la perte.

Les mots en disent long. Ne parle t-on pas aujourd'hui de « faire son deuil » ou d'être en plein « travail de deuil » ? Position déterminée, volontaire, active... comme l'on fait ses courses, son sport, sa valise.

Hier en revanche on « était en deuil », position plus passive, attentiste, recentré sur ses émotions, ses ressentis, sa douleur.

L'« être » d'antan semble donc s'effacer derrière le « faire » d'aujourd'hui. Pourtant, on se souviendra que les rituels d'hier codifiant le deuil interdisaient à l'endeuillé de travailler, c'est-à-dire, justement de « faire », tout occupé qu'il était à panser (penser) son « être »...

Il est illusoire de croire pouvoir « faire son deuil ». **Si la souffrance psychique peut s'estomper, in fine le manque induit par la disparition ne peut être comblé, la perte effacée.** Au mieux, l'endeuillé apprend-t-il à « faire avec », ce qui revient à composer avec le principe de réalité.

Or l'abus dénoncé du terme « deuil », place sur une même symétrie toute perte, désillusion, changement, quelles que soient son origine, son intensité ou ses conséquences supposées. **Cet excès de « deuil à faire » est à entendre comme de vaines tentatives pour baliser d'éventuelles manifestations inattendues, encadrer ces événements indésirables supposés inquiétants.**

Pourtant cette anticipation n'a de la prévention que l'apparence. A voir du deuil partout, et surtout là où il n'y en a pas, on cherche à rester sourd à ce qui relève précisément de la perte, celle qui plonge l'individu dans l'affliction et les tourments de l'âme, alors qu'une partie de lui-même s'en est allée avec le défunt.

Traces, projet photographique.

La mort, un mot tabou qui a la vie dure

Par Michaël Hajdenberg

<http://www.liberation.fr/vous/0101507412-la-mort-un-mot-tabou-qui-a-la-vie-dure>

Un jour ou l'autre, il faudra bien partir. S'éteindre. S'échapper. Disparaître. Mourir, en somme. Mais chut : le mot reste tabou. Trop cru, trop réel. Trop cruel. A la mort d'un proche, si les mots manquent pour exprimer la douleur, les périphrases abondent pour annoncer la nouvelle. «Il nous a quittés», dira la famille ; «J'ai perdu ma mère», confiera un fils ; «Il s'est barré», oseront peut-être les potes du bistrot. Autant de circonlocutions qui permettent de ne pas prononcer «la mort». Même si celle-ci s'imisce progressivement dans la parole.

[...] La déchristianisation fait son effet : on voit moins de prêtres dans les cimetières et chacun doit donc s'approprier la mort». Selon le linguiste, les images participent de cette tendance : «La mort se montre et se dit. Les guerres et les attentats l'exhibent. Il devient dès lors difficile de l'euphémiser.» Une analyse que ne partage pas l'essayiste Michel Schneider, auteur du livre *Morts imaginaires* (Grasset) : «Les représentations de morts violentes sur nos écrans sont précisément des écrans à la mort ordinaire. **Le spectateur regarde ces images en se disant : je ne mourrai pas comme ça, donc, je ne mourrai pas du tout.**»

[...] Même les condoléances (en latin *cum dolere* : je souffre avec toi) paraissent en voie de disparition : «On ne dit plus rien car le malaise est trop grand.» [...]

Traces, projet photographique.

La mort, un tabou français

par Arash Derambarsh

<http://bscnews.fr/20100406837/Point-de-vue/la-mort-un-tabou-francais.html>

La société française conserve un tabou à propos de la mort. [...]

Pourquoi ce problème, ce complexe avec la mort ?

[...]plus profond, [il] marque un réel doute dans la société française. **Nous doutons, nous avons peur et nous ne voulons pas voir la réalité.** La mort est une partie de la vie. La nier, c'est nier l'existence même de l'être humain. Certes, la perte d'un être cher (famille, ami, collègue,...) est triste. Le manque et l'absence sont une épreuve pour chacun et chacune. Certes, le mort exige du respect et de la dignité. Mais pas de nier son existence. **Qu'importe la mort finalement car l'essentiel est ailleurs, à savoir la quête du Sens et ce que l'Homme laissera comme souvenir et comme trace. C'est ce qui distingue une société qui doute, qui n'avance pas et qui est malade de ses peurs, la France, et une société qui avance, qui est dans le mouvement et qui regarde la réalité en face.**

A trop avoir peur de tomber, le vélo n'avance plus...

Traces, projet photographique.

Marie Bienaimé

Lyon

06 71 46 22 95

mariebienaimephoto@yahoo.fr

<http://blog.mariebienaime.fr>